

L'Argentine du sud au nord, le long de la Cordillère des Andes

Je suis bien et profite de la liberté, du temps libre, de la vie. Je suis consciente de la chance que j'ai et j'essaie de vivre chaque instant, de profiter de chaque moment.

Sommaire

N'être responsable que de soi, des chevaux et du chien ! (suite)	1
Relax ! Je profite de chaque mètre parcouru	2
Trop de neige	2
Carpe Diem !	3
C'est fini !	3

N'être responsable que de soi, des chevaux et du chien ! (suite)

Du chemin, les splendides points de vue restent cachés dans les nuages, mais la Laguna Verde est quand même belle. Son camping est décevant – du sable sans pâture - et je décide de prolonger de trois heures l'étape pour arriver jusqu'à la maison du *guardaparque* absent en dehors de la saison. Je pose les selles dans un hangar, mais de peur du virus j'hésite à dormir dans l'écurie. La maison est vide. J'ai le choix entre monter la tente sous la pluie et dormir sous le toit à l'entrée de la maison. Ou encore de jouer au cambrioleur et dormir dans un lit ! La dernière hypothèse me tente assez, car un petit carreau de la cuisine mal fermé me permet d'entrer. J'allume un feu pour chauffer de l'eau pour la douche et cette nuit je profite du confort d'un bon lit. Au matin, pour effacer mes traces, je nettoie bien et je referme bien le carreau. Merci Monsieur Absent.

La douche chaude et une bonne nuit de sommeil m'ont donné l'énergie pour affronter de nouveau la pluie et les sous-bois gorgés d'eau. Les chevaux font du patinage sur les pentes glaiseuse et parfois le chemin est transformé un ruisseau - une bataille dans la boue. À midi, dans la maison de Don Aila, je suis invitée à partager l'*asad'o*. Jadis, une famille de sept frères et sœurs vivaient ici, aujourd'hui ils sont deux âgés de 86 et 97 ans. Ils n'ont jamais quitté leur province, ne savent ni lire ni écrire, mais vivent ici en quasi autarcie au bout du monde, loin des routes. Je continue la glissade sous une douche glaciale et arrive à Paimun. La petite maison de l'oncle de la famille m'offre un abri entre culottes et chaussettes qui sèchent, et même un matelas pour dormir !

La pluie et le vent m'obligent à prendre un jour de repos qui me laisse le temps de réviser le chapitre 'passer une rivière à la nage' du livre d'Émile Brager. Au cas particulier, la rivière est le lac qui ici, est assez étroit pour passer à la nage. Les chevaux seulement !

Le matos, le chien et moi traverseront dans un petit bateau à rame.

Le départ sonne, il pleut toujours mais le vent s'est calmé. On ramène les affaires avant de vider le bateau rempli par l'eau de pluie et des fuites. Ce n'est pas le moment d'être difficile. Pour commencer, Luna nage tellement vite, qu'elle double le bateau et le tire. Et puis, pris de panique, Repollito tire aussi le bateau vers la droite et sort rapidement de l'eau pour rejoindre la douce Luna. Elle tremble de froid, je selle en un temps record. Je suis énervée par un gendarme qui me demande mon passeport, je le lui donne en disant que je n'ai pas de temps à perdre, et que je ne veux pas que les chevaux choppent la crève. Avec ce froid je dois partir aussi vite que possible, les deux lascars tremblent de froid. Sellé, batée, chargée, je cours récupérer mon passeport, saute en selle, une bise et c'est parti. Quinze kilomètres sous la pluie et une nuit dans la tente.

Flagada, j'ai 38,6° de fièvre et me couche très tôt. Au matin, 37°, la température est tombée grâce à l'homéopathie magique. Et pour une fois, il ne pleut pas et le sol émerge même par endroit. Je laisse les chevaux dans une estancia pour aller à l'hôpital de Junin. Je préfère vérifier qu'il s'agit juste d'un rhume et que je n'ai pas choppé le virus Hanta. Dormir dans des écuries ou des granges me font prendre le risque d'une contamination. Mais, je vais déjà mieux, ce n'est rien, juste la fatigue, un rhume, une sinusite. Je profite d'Internet au supermarché et vais me reposer quelques jours à trente kilomètres à l'ouest dans l'estancia de Junin de los Andes – vue garantie sur le lac Huechelafquen - avant de suivre un raccourci vers le nord, toujours dans le parc Lanin.

Junin de los Andes, le 04 mai 2002

L'Argentine du sud au nord, le long de la Cordillère des Andes

Relax ! Je profite de chaque mètre parcouru

Quand le médecin me confirme que ma fièvre et ma fatigue ne sont pas dues au Virus Hanta, je ressens un énorme soulagement. Ce virus est dangereux et je n'ai pas encore envie de mourir.

Je rentre à 21 heures à l'estancia Los Helechos où inquiète, Marie m'attend avec ses amis. J'entre au paradis bien vivante ! Elle me montre mon lit et j'ai juste le temps de prendre une douche chaude avant le dîner. Le contraste total, la table est mise avec des assiettes pour le pain, divers plats, comme je n'en ai pas vu depuis longtemps. La bonne éducation ne se perd pas et ce soir, je remercie mes parents de m'avoir enseigné tout cela. Après des semaines dans la cambrousse où chacun se coupe un morceau de viande et le tient avec du pain pour ne pas se brûler - ce dîner me semble irréel. Je me glisse dans des couettes fraîches trop fatiguée pour savoir si je rêve.

Continuer la route dans la pluie, le vent, la neige, le froid avec 38,6° de fièvre m'a fatigué énormément.

Trop de neige

Pour éviter un long détour de cent kilomètres, je coupe directement de l'Estancia Los Helechos à travers la montagne vers l'Estancia Mamuil Malal. Il me faudra quatre heures et demi sous la pluie froide dont une moitié pour grimper des pentes raides et l'autre pour descendre dans du sable profond. Le beau volcan Lanin reste caché dans des nuages. Je suis déjà attendue à l'estancia Mamuil Malal, mon passage par ici était prévu depuis vingt jours. Le luxe ne s'arrête pas et après une journée passée sous le poncho les sourires sont accueillants. On m'offre pour mon plus grand bien-être, un vrai lit et une douche chaude. La pluie torrentielle et l'hospitalité me retiennent deux jours avant de poursuivre en direction du nord vers un refuge dans la montagne.

Le fleuve est si haut et le courant si fort que je dois faire un détour de douze kilomètres pour éviter une traversée hasardeuse. Bientôt, la neige remplace la pluie et, en prenant de l'altitude je marche maintenant sur un tapis de neige épaisse. Les chevaux marchent avec difficulté, la neige botte sous leurs pieds formant un amas coincé entre la sole et le fer. Ils trébuchent et glissent. Je les attache près du refuge et ils cherchent le pauvre pâturage sous la neige. Je me réchauffe avec un *maté*. Le soir, six cerfs viennent brouter auprès de Luna et je les observe durant une bonne heure sans qu'ils

Mon corps émet un signal d'alerte : *Cela suffit ! Un break.*

Les chevaux sont dans un super pâturage alors, je dors sans soucis, me repose, mange bien et de nouveau, fais la sieste. Quand Marie apprend que mon anniversaire est le 11, elle ne veut pas me laisser partir avant, ainsi je me laisse convaincre, gâter, chouchouter.

J'ai pris de nombreuses journées de repos depuis le début du voyage, mais rarement sans aucune préoccupation. Ici je peux tout oublier et enfin, respirer. Lundi 13 mai, je reprends le chemin vers le Nord. Les sentiers dans le parc sont si beaux que je ne supporte plus le goudron. Ainsi, je parcours plus de kilomètres, mais je profite de chaque mètre franchi.

Le 10 mai 2002

m'aperçoivent. Je mange le morceau d'agneau que Bertil m'a donné pour la route, un dîner de fête à la lueur de la bougie! Le chien se régale de l'os et de la graisse. La nuit tombe, le ciel clair est plein d'étoiles et la température chute encore plus.

Même à l'abri dans le refuge, une couche de glace a recouvert mon duvet quand je me réveille. Dehors toute est blanc de neige et la visibilité n'est pas supérieure à vingt mètres. Je décide de ne pas prendre de risque pour la suite et de respecter la Cordillera. Je retourne sur mes pas pour passer la nuit à l'estancia Tres Picos. D'ici je vais au Lac Tromen. Nicolas le *guardaparque* et Helga, sa copine, sont content de ma visite et je passe la journée avec eux. Je dors dans la caravane qui sert aux stagiaires en été. Les gendarmes me donnent du foin pour mes lascars et une casserole pleine de restes pour le clebs.

Ici, le voyage à cheval s'arrête, la neige me barre la route!

La Cordillera de los Andes enneigée est dangereuse. Je voyage seule et je n'ai pas envie de rejoindre les gauchos qui ont trouvé la mort dans la neige pour sauver leur bétail. Il me reste du temps et je n'ai pas épuisé mon budget, alors je vais faire 1000 kilomètres en camion pour trouver un meilleur climat vers le nord. D'abord, régler les problèmes de paperasse et

L'Argentine du sud au nord, le long de la Cordillère des Andes

les vaccinations, avant de profiter d'un mois de plus sur le dos de Repollito suivi par Luna. Je retourne à Mamuil Malal où Bertil et Dolores m'assistent. Ce n'est pas gagné ! je vais voir.

Estancia Mamuil Malal, le 21 mai 2002

Carpe Diem !

Sans résultat, les démarches administratives m'occupent des journées entières. Jusqu'ici, j'ai eu la chance de pouvoir voyager sans aucun papier sanitaire pour les chevaux. Pour Luna, un document prouve que j'en suis la propriétaire, mais pour Repollito je n'ai qu'un bout de papier manuscrit. Ainsi, je suis bloquée d'un côté par la neige et de l'autre par la paperasse. L'estancia d'origine de Repollito n'existe plus et en conséquence, je ne peux pas obtenir un certificat de vente officiel. Acheter d'autres chevaux pour le peu de temps qui me reste, n'est pas justifié. Alors, je profite encore un peu du plaisir de voyager à cheval et tourne en rond dans la région. De Mamuil Malal, je vais au *puesto* de l'estancia pour continuer vers Los Peucos, une plantation de pins. La journée est grise, le vent souffle en rafale et la pluie tombe, forte et glaciale. Je préférerais la neige ! Sebastian, l'employée de Mamuil Malal qui travaille dans le *puesto* vient à ma rencontre. Il est très gentil, mais en arrivant, ses chiens se jettent sur mon petit clebs qui prends la fuite. J'ai peur qu'il soit blessé et Sebastian le suit pendant que je continue le chemin vers le *puesto*. Le chien retournera jusqu'à l'estancia et ne se laissera pas attraper par Sebastian. Le lendemain, on me le ramène en voiture – indemne ! Incroyable comme on peut se préoccuper d'une petite bête et combien on s'y attache. Du *puesto*, Sebastian me montre un raccourci et malgré la pluie, il m'accompagne sur un bout de chemin. Les chevaux marchent en diagonale pour garder la croupe contre le vent. Ils glissent sur la glaise et patinent dans la boue. Traverser les rivières devient dangereux, elles sont hautes et le courant transporte des troncs

d'arbres. J'arrive à l'estancia Los Peucos où je rencontre Bertil, un argentin d'origine allemande. Cela change de papoter dans ma langue maternelle. De plus l'estancia est belle, le lit est confortable, je peux prendre une douche et utiliser l'accès Internet pour lire et écrire tranquillement !

Faute de prédateurs, de nombreux lièvres font beaucoup de dégât dans la plantation de pins. J'apprends à tirer avec un fusil – tirs d'entraînement sur des boîtes de bière vides - et nous essayons de faire un peu baisser cette population désastreuse. Pour chaque lièvre tué, on perçoit 4,50 Pesos - un gaucho gagne 10 Pesos par jour. Ils sont ensuite envoyés par transports frigorifiques vers l'Europe, notamment en France. Peut-être que c'est moi qui aurait chassé le prochain lièvre que vous mangerez ! On en a eu dix, pas mal pour une première fois ! Invitée dans la maison des parents de Bertil, je laisse les chevaux pour le week-end dans un merveilleux pâturage.

Ensuite, je retournerai à l'estancia Los Helechos pour y laisser les chevaux. De là je ferai encore un voyage vers San Martin pour ramener le petit chien à son maître. C'est la première fois que j'ai un chien et j'ai beaucoup appris, lui aussi d'ailleurs ! Il est maintenant trilingue: *Lay down, basta, afuera, acá, Pfui*, je mélange les langues. Mais vivant chaque instant, j'en profite encore et le voyage n'est pas encore fini. *Carpe diem !*

Le 24 mai 2002

C'est fini ! Quel beau voyage, quelle expérience...

Après un week-end bavarois en pleine Patagonie chez Eberhard et Teresa, deux allemands émigrés en Argentine depuis longtemps, l'impatience de retrouver mes lascars Repollito et Luna est de plus en plus pressante. Il neige de plus en plus et j'ai hâte d'enlever leurs fers pour les soulager. Eberhard doit être l'homme qui a planté le plus de pins en Patagonie. Arrivé depuis plus de 40 ans avec 100 Pesos en poche, Eberhard est aujourd'hui, le spécialiste du reboisement. Génial de se promener en forêt et de regarder ensuite les photos de la steppe

qui s'étendait là. Il aurait bien voulu que je reste plus longtemps, mais comprend la nostalgie que j'éprouve ici, loin de mes chevaux - le chien Tito est venu avec moi en voiture.

De retour à Los Peucos, je cours dans la neige profonde pour voir mes chevaux. Luna se distingue à peine dans le paysage blanc, mais ils viennent à ma rencontre, quel plaisir ! Le lendemain j'enlève les fers. Repollito qui au début ne se laissait prendre les pieds postérieurs qu'entravé, les donne maintenant sur

L'Argentine du sud au nord, le long de la Cordillère des Andes

simple demande. Par radio, Bertil prévient Sebastian que je passe le lendemain, il m'ouvrira le portail de l'estancia fermé à clé.

De bon matin, à la lueur de la torche, je cherche les chevaux durant une demie heure et les selle en pleurant. Trop de neige, ce sera la dernière étape. Dans la faible lumière, les gauchos ne voient pas mes larmes. Otto, le chien de Bertil me suit et je n'arrive pas à l'en dissuader. Tant pis et de toutes façons, Bertil doit passer aux Helechos et il pourra récupérer son chien. Au *puesto*, il n'y a personne. Je cherche Sebastian et l'appelle – personne ! J'inspecte le portail, cherche la clé, rien. Bon ! Les chevaux ont l'habitude de marcher par dessus des fils de fers, je couche la clôture et les fait traverser, ils l'ont déjà fait de nombreuses fois. Je ne sais pas, si c'est le chemin que Bertil Grahn de Mamuil Malal appelait un *callejon viejo*, mais cela y ressemble. Bertil est un nom très rare ici, pourtant il y en a deux à y vivre, éloignés de seulement 35 kilomètres. Les chevaux suivent le chemin qui se perd dans la neige profonde. Otto et Tito chassent des lièvres sans succès. Je vois des cerfs, des condors, des *papagaias* verts et même un renard. Les clôtures m'obligent à suivre le chemin bien que je me rende compte que je marche trop vers l'est. Le soleil est beau et j'ai des vues magnifiques, mais un vent froid me gèle.

Des traces de voiture m'indiquent que quelqu'un est passé il y a deux jours. Et des traces de pneu vont toujours à une estancia. Sur ma carte je vois l'estancia El Palithue et j'y arrive dans l'après-midi après six heures de selle non-stop, il faisait trop froid pour une pause et tout le paysage était couvert de neige, pas de quoi faire pâturer. Maité m'accueille de la meilleure façon. Le soir, pour le dîner à la lueur des bougies, ma salade préférée (roquette) accompagne les plats arrosés d'un bon vin de 1991 et enfin d'une coupe de champagne. C'est mon ange gardien qui a dû m'envoyer par ici. Par l'autre chemin j'aurais déjà terminé le voyage. Roberto m'indique le chemin et le lendemain je me mets en route dans une pluie forte et froide.

Le vent s'amuse avec mon poncho, mais Repollito rigole de cela. Luis, au bout de la propriété, m'ouvre le portail et prévient Sergio le voisin qui – à trois kilomètres de là – me prépare une soupe chaude. Abrités de la pluie, les chevaux dégustent de la luzerne. 90 minutes me seront nécessaires pour arriver jusqu'au bout de sa propriété où Daniel m'ouvrira un autre portail. La proximité des villes – donc la pauvreté – oblige à tout fermer à clé. Je vérifie deux fois auprès de Sergio, que Daniel sera bien là bas de façon sûre. Mais quand j'arrive... personne !

Il fait froid, il neige, il vente, et les clébards autour de la maison me font peur. En colère, j'appelle Daniel, mais il n'est pas dans sa maisonnette. En rage contre Sergio qui aurait pu me donner une clé, j'attache les chevaux dans un hangar, décharge Luna et cherche une solution. Une forte chaîne cadenassée ferme le portail. Crevée, j'inspecte la clôture, cherche un passage. Finalement après 40 minutes, je trouve un bout de clôture détendue qui se laisse abaisser et plus loin, une autre porte. Comme des "pros" les chevaux passent sur les fils de fers et en route ! Trois fois je dois redescendre et faire demi-tour, car un jeune chien bien moche nous suit. Finalement, j'arrive à me débarrasser de ce sac à puces et c'est parti.

Il neige tellement, que je vois à peine les oreilles de mon cheval. Les flocons sont gros, la neige dense. J'ai perdu beaucoup de temps, la nuit ne tardera pas à tomber. Mais je connais le chemin et je suis certaine de l'accueil. Une voiture passe et klaxonne, c'est Arnoldo qui travaille aux Helechos. Super ! Ainsi ils sauront que j'arrive et prévient Marie. Une heure et demie plus tard Arnoldo m'aide à desseller, je laisse les deux lascars au sec avec plein de foin et je rejoins Marie devant le feu dans la cuisine. Elle m'attend déjà avec un bon plat chaud. Mieux qu'une grande-mère ! Avant de me doucher, je libère les chevaux dans le pâturage qu'ils connaissent déjà. L'averse de neige ne cesse pas et je me blottis dans des draps chauds. Penser que c'était la dernière journée de voyage à cheval est bizarre. Mais la fatigue ne laisse pas de temps à la nostalgie.

Quelques jours de repos, j'achète des souvenirs, sors un jour avec Luna et un autre avec Repollito pour aider à rentrer le bétail. Finalement, je vais rendre Tito à son propriétaire et je prends congé de mes boules de poils. Il neige sans cesse et je trouve à peine un endroit sec pour caresser les chevaux une dernière fois. Seule dans le pâturage, je pleure de joie sur un si beau voyage et de chagrin de les laisser. Librés avec d'autres chevaux, ils seront bien dans cet immense pré. Je retourne vers la maison pour serrer Marie dans mes bras et c'est parti... À Junin, je saute dans le bus de Buenos Aires. Dans la capitale je me sens complètement perdue, trop de voitures, trop de gens, trop de bruit.

Triste d'avoir laissé les chevaux et le chien, je suis curieuse de voyager autrement. Dans un mois une amie me rejoindra au Pérou.

Quel beau voyage, quelle belle expérience. Je suis triste, mais comme dit le renard de Saint-Exupéry, j'ai la couleur du blé.

Le 08 juin 2002